



CLARISSE SABARD

LE SECRET DES AGAPANTHES

MORGANE & JULIETTE




CHARLESTON

CLARISSE SABARD

LE SECRET DES AGAPANTHES

MORGANE & JULIETTE

Après avoir mis sa vie entre parenthèses plusieurs mois pour s'occuper de son frère malade, Morgane est de retour aux *Agapanthes*, la villa normande dont elle a hérité avec ses cousines. Alors qu'elle se bat pour sauver la librairie familiale située dans le village, un mystérieux paquet déposé devant sa porte vient bouleverser tous ses plans.

À l'intérieur, une lettre, un kaléidoscope et une photo trouvée dans un livre pour enfants la poussent à enquêter sur le passé de sa grand-mère Juliette. Pourquoi ne lui a-t-elle jamais parlé de son voyage à Cuba aux côtés d'Ernest Hemingway à la fin des années 1930 ? Ni de son rôle pendant l'occupation allemande en Normandie, qui lui a permis de rencontrer son grand amour ? Discrète et courageuse, Juliette semble avoir minutieusement entretenu son jardin secret. Morgane arrivera-t-elle à percer tous ses mystères ?

Des années 1940 à nos jours, Clarisse Sabard poursuit sa magistrale saga familiale avec ce nouveau tome, plein de surprises et de rebondissements.

« L'autrice nous entraîne dans un voyage aussi addictif qu'envoûtant : les destins s'entremêlent, les secrets refont surface, et peu à peu, les pièces du puzzle commencent à s'assembler... »

@lafoliedelire_de_san

ISBN : 978-2-38529-503-5



9 782385 295035

20,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : © Studio Piau

Image : © Alexander Demyanenko

et © Martina / Adobe Stock




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LE SECRET
DES AGAPANTHES
3. MORGANE & JULIETTE

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Les Lettres de Rose

La Plage de la mariée

Le Jardin de l'oubli

Ceux qui voulaient voir la mer

La Femme au manteau violet

À la lumière de nos jours

Le Souffle des rêves

Un air d'éternité

Le Secret des Agapanthes – Tome 1 : Flora & Joséphine

Le Secret des Agapanthes – Tome 2 : Stella & Hortense

La vie est belle et drôle à la fois

La vie a plus d'imagination que nous

Et nous danserons sous les flocons

Sous un ciel étoilé

La Douce Magie de Noël

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-503-5

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Clarisse Sabard

LE SECRET
DES AGAPANTHES
3. MORGANE & JULIETTE

Roman



À Danaé,
qui a cru en cette saga avec force dès le début.

*Le monde brise tous les êtres, mais certains finissent par devenir
plus forts là où ils ont été brisés.*
Ernest Hemingway, *L'Adieu aux armes*

DANS LES VOLUMES PRÉCÉDENTS...

Si vous n'avez lu ni le tome 1 ni le tome 2 ou si vous souhaitez vous remémorer les grandes lignes de l'intrigue, en voici un petit résumé ! Attention, spoilers !

Tome 1

Flora Blake s'apprête à affronter une tempête médiatique après avoir témoigné contre Yani Botzaris, un réalisateur influent qu'elle accuse, comme d'autres femmes, d'agression. Harcelée, elle quitte Los Angeles pour la Normandie, où elle a hérité, avec ses cousines Stella et Morgane, de la maison familiale des *Agapanthes*.

À son arrivée, un mystérieux colis l'attend. Il contient différents objets, dont un manuscrit inachevé des mémoires de sa grand-mère Joséphine. Elle découvre alors une histoire familiale complexe, étroitement liée à la disparition d'un rare diamant, « The Brightness », et au scandale qui l'a entourée.

Joséphine grandit dans les années 1920. Fille d'un célèbre peintre, elle suit la même voie. À son entrée

aux Beaux-Arts, elle hérite d'un tableau représentant une jeune femme portant le fameux diamant. Il s'agit d'Eleanor, dont son père était secrètement épris.

Pendant ses études, Joséphine rencontre Vittorio De Vecchi, héritier italien, et en tombe amoureuse. Leur idylle est brisée lorsqu'elle apprend qu'il la manipule pour retrouver le diamant. Elle fuit alors en Grèce où elle découvre qu'elle est enceinte. Son avenir paraît compromis jusqu'à ce que Doug, un architecte américain, lui propose de l'épouser.

Des années plus tard, la recherche du diamant continue à bouleverser l'existence de Joséphine et celle de ses enfants, Gary et Daphné, et elle décide de cacher le tableau et ses mémoires.

Cette plongée dans leur histoire familiale permet à Flora de retrouver la peinture d'Eleanor, de renouer avec sa mère, mais aussi de se rapprocher de Jay, un ami d'enfance, avec qui elle s'installe.

Elle est persuadée que la recherche de « The Brightness » n'est pas terminée. Ses cousines ont peut-être, elles aussi, reçu des informations qui les mettront sur la piste du diamant...

Tome 2

À Londres, après avoir travaillé durant des années dans la finance, Stella cherche la maison idéale pour y ouvrir un *bed and breakfast*, mais la perle rare se fait attendre.

Quand elle reçoit une lettre posthume de Juliette, la sœur de sa grand-mère, qui l'incite à se rendre aux *Agapanthes* pour lever le voile sur les secrets familiaux, elle saute sur l'occasion. Comme sa cousine Flora avant elle, Stella trouve sur le pas de la porte de la maison un mystérieux paquet. Il contient des photographies, des

coupures de presse et une liasse de lettres écrites par sa grand-mère Hortense.

En 1936, après une rupture amoureuse, Hortense part vivre à Paris chez sa tante Fine. Grâce à elle, elle obtient un poste de vendeuse chez Cartier. Lors d'un événement mondain, elle est repérée par la directrice du magazine *Vogue* qui lui propose de devenir mannequin à New York. Avant son départ, sa tante lui confie l'un des trois portraits d'Eleanor peints par son père.

Aux États-Unis, Hortense développe en parallèle de sa carrière de mannequin une activité de photographe. Elle rencontre Benjamin, un acteur britannique qu'elle finit par épouser malgré ses suspicions d'infidélité. Ensemble, ils décident de rentrer en Angleterre après qu'Hortense a été agressée par un homme de main de Vittorio De Vecchi, qui fait tout pour retrouver le diamant disparu.

En 1939, la guerre éclate et Benjamin est enrôlé dans l'armée. Hortense couvre l'actualité en tant que photographe et va même documenter le Blitz à Londres. Elle fait la connaissance d'Harold, un médecin avec qui elle se noue d'amitié. Lorsqu'elle apprend qu'elle est enceinte, elle se réfugie à la campagne et, quelques mois plus tard, donne naissance à une fille. Harold la rejoint dans la région. Tandis qu'elle s'épanouit dans son nouveau rôle de mère, une terrible nouvelle frappe à la porte. Une femme lui confie Danielle, une fillette née de sa liaison avec Benjamin. À la fin de la guerre, Hortense se sépare de Benjamin et s'installe avec Harold pour qui elle a développé des sentiments. Ensemble, ils mènent une vie heureuse jusqu'à la mort d'Hortense.

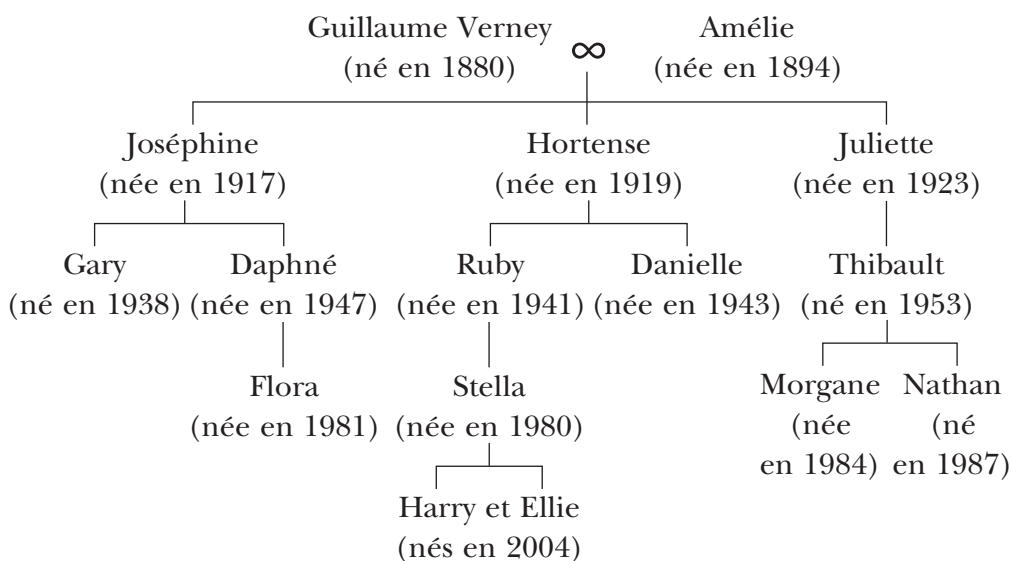
Des indices conduisent Stella et sa mère jusqu'au tableau d'Eleanor qu'Hortense a reçu de sa tante. Elles apprennent qu'Eleanor est morte en couches en 1915,

sans qu'on sache ce qu'est devenu l'enfant, ni qu'on ait retrouvé trace du célèbre « The Brightness ». Ce diamant continue à susciter la convoitise des héritiers de la famille d'Eleanor.

Morgane, la dernière cousine, rentre aux *Agapanthes*. Les trois femmes décident de garder la maison familiale, que Stella transformera en chambres d'hôtes. Elles sont convaincues que Morgane recevra bientôt, elle aussi, des lettres de Juliette révélant les ultimes secrets de leur famille.

Résumés rédigés par Marilyn Le Hello (@summaries_books)

ARBRE GÉNÉALOGIQUE



Autres personnages :

- Delphine, surnommée «tante Fine» (sœur de Guillaume Verney)
- Oncle Henri (frère d'Amélie)
- Roger (fils adoptif d'Henri)
- Armel et Dorian (fils de Roger)

PROLOGUE

Beaueville-sur-Mer, Normandie, juin 1936

UN MINCE RAYON DE LUMIÈRE pâle et brumeuse filtrait à travers les rideaux du salon quand l'horloge sonna 6 heures. Dans un sursaut, Henri ouvrit les yeux, surpris de s'être laissé envahir par le sommeil. La fatigue avait eu raison de lui, finalement. Étirant sa jambe blessée vingt ans auparavant à la guerre – et que ce sofa inconfortable avait ankylosée –, il laissa échapper un grognement de désespoir alors que la tragédie de la veille se rappelait brusquement à sa conscience : l'arrêt cardiaque de Guillaume, consécutif à une crise d'asthme, la détresse bouleversante de Joséphine berçant le corps sans vie de son père contre le sien, les cris déchirants d'Amélie... Henri aurait tant aimé pouvoir se dire que ce n'était qu'un horrible cauchemar, ne pas avoir à se lever dans ce matin de tristesse. La journée allait être très dure. Mais sa sœur et ses nièces avaient besoin de lui.

— Vous êtes réveillé, constata Delphine, la sœur du défunt, tandis qu'il se redressait péniblement. J'ai préparé du café, ce ne sera pas superflu.

Henri détailla un instant la quinquagénaire assise dans un fauteuil, près de la fenêtre. Son visage, d'ordinaire jovial et expressif, avait perdu toute couleur et de gros cernes noirs soulignaient désormais ses paupières gonflées de chagrin. Tante Fine, comme on l'appelait, était dotée d'une force de caractère exceptionnelle. Pas une seule fois, au cours de cette tragique soirée, elle n'avait craqué devant leurs nièces... Mais la nuit semblait avoir été longue et cruelle pour elle.

— Je suis désolé, bredouilla Henri d'une voix rauque, je n'avais pas l'intention de m'endormir.

D'un geste de la main, Fine lui fit comprendre que ce n'était pas grave.

— Personne ne vous reprochera d'avoir piqué un somme quelques heures. C'est même une chance.

Henri hocha vaguement la tête, embarrassé de s'être emporté contre la pauvre femme, deux jours plus tôt, juste parce qu'elle avait laissé Joséphine se teindre les cheveux. Cela lui paraissait si dérisoire, à présent !

— Comment... Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il prudemment.

Fine resserra les bras contre sa poitrine, comme un rempart à sa propre douleur.

— Mon grand frère est mort, énonça-t-elle, un peu hébétée. Je n'ai pas les mots pour définir ma tristesse, c'est une sensation atroce. Nous n'avions que treize mois d'écart. On nous prenait souvent pour des jumeaux lorsque nous étions petits, vous l'ai-je déjà dit ?

— Guillaume m'en a parlé, oui... Vous avez tout mon soutien, Delphine. Je compatis sincèrement, il va nous manquer à tous, terriblement.

Elle le remercia d'un pudique battement de paupières.

— Je surmonterai cette épreuve, ne vous en faites pas pour moi. Je suis, en revanche, beaucoup plus inquiète pour Amélie et les filles.

Henri approuva. Les craintes de tante Fine étaient légitimes, il ne pouvait que les partager. Le médecin avait dû administrer un sédatif à sa sœur ainsi qu'à Joséphine, si bien que toutes les deux dormaient d'un sommeil artificiel, mais de quelle manière réagiraient-elles à leur réveil ? Sans parler d'Hortense et de Juliette, ses deux autres nièces. Sous le choc, les deux jeunes filles s'étaient enfermées dans la chambre de la première pour pleurer ensemble, et leurs sanglots avaient longtemps résonné entre les murs endeuillés de la maison.

— Je suis d'avis de les laisser dormir le plus possible, répondit-il en se levant. Ces prochains jours seront assez éprouvants, autant qu'elles se reposent pendant qu'elles le peuvent. Je redoute de les voir s'écrouler, surtout Amélie.

— Eh bien, nous serons forts pour elles, je vous le promets, décréta Fine, retrouvant son autorité naturelle. Je vous sers un café ?

Henri déclina.

— Non, je vais d'abord prendre un peu l'air.

Il allait devenir fou s'il restait enfermé, à se repasser en boucle les funestes événements en attendant le réveil probablement difficile d'Amélie. D'un pas raide, il se dirigea dehors, s'efforçant d'ignorer les picotements dans sa jambe. Depuis la mer, située en contrebas de la propriété, l'aube charriait une brise marine qui laissait son empreinte humide sur la nature et les chaises longues du jardin. Henri ne put réprimer un frisson lorsqu'il atteignit le bassin entouré d'agapanthes, cette plante symbole d'amour que Guillaume avait choyée et

cultivée avec soin. Les fleurs, dont le bleu tirait sur le violet, avaient commencé à prospérer et s'épalaient par dizaines autour de la fontaine, apportant une touche de joie qui parut presque déplacée à Henri. Son beau-frère aurait-il souhaité une composition d'agapanthes pour son enterrement ? Il faudrait en discuter avec Amélie, car il était fort peu probable que Guillaume ait fait part de ses dernières volontés, lui qui répugnait à évoquer la mort. S'était-il vu mourir ? Avait-il tenté d'appeler à l'aide ? Henri déglutit en songeant que la réponse à ces deux questions était certainement oui. Auraient-ils pu le sauver si l'un d'eux l'avait accompagné à son atelier ? Dix minutes avant, pourtant, Guillaume allait bien. Il discutait avec leurs derniers invités, dans le petit salon, ravi de la réception qu'ils avaient donnée en l'honneur de Joséphine, dont on fêtait l'admission aux Beaux-Arts. Comment aurait-il pu prévoir qu'aller récupérer un texte en hommage à Monet, son modèle, pour le montrer au maire du village, lui coûterait la vie ?

Sans s'en rendre compte, Henri avait justement bifurqué en direction du pavillon d'été, là où Guillaume s'installait pour peindre. Indécis, il fixa quelques secondes la petite construction de forme hexagonale, parée de colombages verts et de rosiers grimpants. Dans la précipitation, la porte n'avait pas été correctement refermée. L'idée de pénétrer dans la pièce où son beau-frère avait trouvé la mort à peine quelques heures plus tôt l'horrifiait, mais il avait besoin de comprendre, de trouver une explication logique à ce qui n'en avait peut-être pas. Après tout, Guillaume était asthmatique et il fumait beaucoup trop... Henri restait malgré tout persuadé que la crise n'était pas arrivée d'un coup, par hasard ; Guillaume les sentait toujours venir bien à l'avance et faisait en sorte d'avoir son inhalateur à portée de main. Quand il avait

quitté le salon, la domestique lui avait indiqué qu'un courrier l'attendait dans son atelier, Henri l'avait parfaitement entendu. Une drôle d'expression avait alors traversé le visage de Guillaume... À moins qu'il ne l'ait imaginée, avec le recul ? Dans quelle mesure pouvait-il se fier à des souvenirs entachés par le drame ?

— Ce n'est sans doute rien, essaya-t-il de se convaincre.

Néanmoins, il ressentait l'impérieuse nécessité d'en avoir le cœur net. Si quelque chose avait bouleversé son beau-frère au point de déclencher cette crise d'asthme fatale, Amélie méritait d'en être informée. Prenant sur lui, Henri poussa la porte du pavillon. Sur le seuil, il balaya la pièce du regard avant de se diriger vers le bureau encombré, où le peintre avait tendance à entasser divers papiers. Il remarqua tout d'abord ce qui ressemblait à un certificat de décès, rédigé en anglais et établi au nom d'une certaine Eleanor May Barnett, en janvier 1915. Étrange. Guillaume n'avait jamais mentionné ce nom devant lui. Une lettre gisait sous ce papier officiel. Henri s'en empara avec précaution, le retournant pour découvrir le nom de l'expéditeur : Ernest Hemingway. Cette correspondance n'avait rien d'étonnant en soi, puisque l'écrivain et le peintre avaient noué une amitié dix ans auparavant, mais Henri était très intrigué par le lien entre ce courrier et l'acte de décès d'une parfaite inconnue.

— Que diable suis-je donc en train de faire ? souffla-t-il, conscient de son indiscretion.

Bien qu'il n'eût aucun droit de lire cette missive, ses yeux se posaient déjà sur les premières lignes.

Mon cher Guillaume,

Je ne pensais pas écrire ces mots un jour, mais il se trouve que ton intuition au sujet d'Eleanor était bonne. J'ai moi-même

du mal à croire ce que je m'apprête à t'expliquer, c'est pourtant la vérité. Une vérité affreuse, une vérité tenue secrète durant vingt et une années, et c'est à moi qu'il incombe de te la révéler. Sers-toi un whisky, mon vieux...

Le regard agrandi d'un mélange d'effroi et de stupéfaction, Henri parcourut la lettre jusqu'au bout. Sonné, il la reposa et, dans le silence de cette aube lourde de secrets trop longtemps dissimulés, il dut se cramponner au bureau. Comment était-ce possible ? C'était affreux, ce qui s'était joué à cause d'une histoire d'amour interdite ! Qu'allait-il faire de cela, à présent ? Il contemplait la lettre sans plus oser la toucher. Henri avait toujours respecté et estimé son beau-frère, mais il réalisait qu'il le connaissait si peu, au bout du compte. Pourquoi Guillaume ne s'en était-il pas ouvert à lui ? Toutes ces questions avaient dû le ronger après la mort d'Eleanor. Et les réponses, choquantes, l'avaient anéanti, c'était évident. Il se saisissait à nouveau des deux feuilles quand une voix mouillée de larmes l'interpella :

— Oncle Henri ?

Sans réfléchir, il fourra les papiers dans la poche de son veston, puis se retourna vers Juliette, qui se tenait à la porte de l'atelier, hésitant manifestement à entrer. De ses trois nièces, elle était la plus jeune, mais aussi sa préférée. Âgée de treize ans, Juliette était celle qui lui ressemblait le plus, capable de rester des heures entières le nez plongé dans un livre. Un jour, elle reprendrait la librairie familiale qu'il dirigeait, elle le lui avait assuré.

— Tu ne dors pas, ma chérie ? lui demanda-t-il en se forçant à sourire, un sourire terriblement triste, il s'en rendait compte.

Les cheveux emmêlés, le corps enroulé dans un chandail, l'adolescente s'avança vers lui.

— Non, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, c'est trop dur. C'est bête, mais...

Elle ravala un sanglot, avant de reprendre :

— Je me disais que tout ça n'était peut-être pas vrai et qu'en venant ici je le trouverais en train de peindre... Oh, oncle Henri ! Ça fait si mal ! hoqueta-t-elle, fondant de nouveau en larmes.

Henri lui ouvrit ses bras, dans lesquels elle se réfugia.

— Je suis là, mon petit, ça va aller, murmura-t-il doucement, dans une vaine tentative de l'apaiser.

Juliette blottie contre son torse, sa tête au niveau de la poche qui contenait les derniers secrets de Guillaume Verney, Henri comprit qu'il ne pouvait décemment pas faire davantage voler leur monde en éclats. Eleanor, l'ultime trahison de Julius Barnett, cette lettre : il ferait comme si tout cela n'avait jamais existé. Tant qu'il vivrait, les révélations d'Hemingway ne détruiraient pas Amélie et les filles à leur tour, Henri s'en fit le serment.

— Oui, ça va aller, répéta-t-il, davantage pour lui-même que pour sa nièce.

Morgane, 2018

LE SOLEIL DÉCLINANT déversait sa lumière d'or sur la rue lorsque la façade à colombages rouges de la librairie apparut dans ma ligne de mire. L'estomac noué par l'appréhension, je me garai le long du trottoir. Près de neuf mois que j'étais partie... Neuf mois ! Rien à l'échelle d'une existence, une éternité en vérité.

— Respire, ça va aller, m'exhortai-je à voix basse.

Le regard rivé sur l'enseigne en fer forgé bercée par la faible brise, j'essayai – sans grand succès – de refouler les doutes qui m'assaillaient. Pourquoi n'étais-je plus sûre de rien, maintenant que j'étais arrivée à destination ? J'étais pourtant si impatiente à l'idée de rentrer à Beaugeville ; ces derniers mois s'étaient révélés épuisants d'un point de vue émotionnel et, après avoir mis ma vie entre parenthèses pour voler au secours de mon frère, j'étais pressée de retrouver

enfin la librairie que m'avait transmise ma grand-mère, Juliette. Le visage d'Armel, notre employé de longue date, s'imposa à moi. Lui qui ne songeait qu'à prendre une retraite méritée, il s'était vu contraint du jour au lendemain de gérer la boutique en solo, puisque j'avais tout laissé en plan. Il avait eu beau m'assurer qu'il ne m'en voulait pas le moins du monde, j'avais conscience que c'était un fardeau pour lui. Comment allait-il m'accueillir ? Avec le sourire, probablement, Armel était la gentillesse incarnée. Gabriel, en revanche... Je ne savais vraiment pas à quoi m'attendre de sa part, et j'appréhendais énormément nos retrouvailles. Nous nous étions rencontrés quatre mois avant mon départ, alors qu'il venait de poser définitivement ses bagages à Beaugeville, à la suite de son divorce. S'il s'était d'abord montré méfiant – c'était dans sa nature –, nous étions ensuite devenus très amis. Jusqu'à ce que je m'en aille, sans l'avertir au préalable. Je m'étais contentée de lui envoyer un SMS laconique après mon départ, où je disais que je traversais une période compliquée, mais que je reviendrais. Ça n'avait pas suffi : Gabriel ne m'avait pas répondu, pas plus qu'à mon second message. C'était rude. Devais-je le prévenir de mon retour ? Son silence obstiné ne m'y encourageait pas. Un sentiment d'agacement s'empara de moi. Je pensais trop à Gabriel, n'avais-je pas de problèmes plus urgents à régler ? Secouant la tête pour me ressaisir, je récupérai ma valise dans le coffre de la voiture, puis m'avançai vers le portillon en fer-blanc attendant à la librairie. Mon appartement était situé juste au-dessus du magasin. Dans la cour, la première chose que je repérai fut mon vélo, calé sous l'appentis. Mon cœur se serra ; ce vélo, ma grand-mère me l'avait donné deux ans auparavant, quand je m'étais installée au village.

Elle m'avait aidée à le repeindre en bleu ciel, après quoi nous avons fixé un petit panier au niveau du guidon. Je pouvais presque entendre résonner son rire cristallin alors que je m'étais renversé la moitié du pot de peinture sur la jambe ! Malheureusement, mamie était décédée quelques mois après mon départ précipité, à la fin de l'hiver, sans en connaître les véritables raisons. Désireuse de ne pas la chambouler, je lui avais dit que ma mère avait besoin de moi au Havre. Comme elle n'avait plus le moindre contact avec son ex-belle-fille depuis le divorce de mes parents, elle n'avait pas cherché à en savoir davantage, et j'avais réduit mes appels au strict minimum, une fois par semaine, pour ne pas être tentée de lui révéler la vérité. Dire que nous avons été si proches, pendant deux ans... Son décès soudain n'en avait été que plus douloureux. Si j'avais su qu'elle souffrait d'insuffisance cardiaque et que je ne la reverrais plus... Je n'aurais pas négligé si cruellement notre relation, c'était certain.

Mon téléphone se mit à sonner, affichant le nom de mon frère sur l'écran.

— Salut, Nathan, répondis-je en pénétrant dans mon appartement. Tout va bien ?

— Oui, je voulais m'assurer que tu étais bien arrivée. J'étais un peu inquiet.

— Inquiet ? Pourquoi ? Le trajet ne m'a pris qu'une heure et demie, ce n'est pas le bout du monde, même pour mon vénérable tacot.

À l'autre bout du fil, Nathan ricana. L'âge de ma vieille Twingo violette était un motif récurrent de plaisanterie entre nous.

— Ta Twingo tiendra toujours le coup, je ne m'en fais pas. Toi, en revanche... Tu as voulu jouer les braves en partant, mais j'ai vu les larmes dans tes yeux.

Je grimaçai, navrée qu'il s'en soit aperçu alors que j'avais tout fait pour ne pas craquer devant lui. L'état de mon frère me préoccupait tant qu'il m'avait été difficile de le quitter. Après avoir fait de mon mieux pour le soutenir, j'avais l'horrible sensation de l'abandonner.

— Désolée pour les larmes, je suis trop émotive. J'aurais pu rester encore ce week-end, tu sais, ça ne m'aurait pas dérangée.

— Non, m'opposa-t-il fermement. Tu t'es assez occupée de moi, tu dois reprendre le cours de ta vie, Morgane. Ça fait trop longtemps que tu repousses ce moment.

— Je suis ta grande sœur, andouille, m'efforçai-je de plaisanter, c'est normal que je sois là pour toi. Est-ce que ça va aller ? Vraiment, je veux dire.

— Je te jure que oui, tout le monde est aux petits soins, ici. C'était la meilleure solution. Oh, et maman vient déjeuner avec moi lundi, tu es au courant ?

— Oui, elle m'en a parlé. Je suis contente qu'elle puisse se libérer.

Devoir jongler entre son travail et les problèmes de mon frère n'avait pas été facile pour notre mère, Adèle, qui n'avait pas pu se consacrer à Nathan autant qu'elle le souhaitait. Elle était secrétaire médicale pour un dentiste et ce dernier ne s'était pas illustré par sa compassion quand elle lui avait demandé la possibilité d'assouplir son planning.

— Et toi, reprit mon frère, quel est le programme ? Des projets pour la soirée ?

À vrai dire, je n'avais rien prévu d'autre que me blottir sous la couette avec un bon bouquin en attendant la journée du lendemain. Même si je devais admettre que la perspective de me retrouver seule dans cet appartement inoccupé depuis des mois me démoralisait au plus haut point.

— Je vais peut-être faire un saut chez Dorian.

Propriétaire du *Café du P'tit Mousse*, le bar-restaurant le plus convivial du village, Dorian était également le frère d'Armel. Leur mère, Georgette, avait été la plus proche amie de ma grand-mère. S'ils étaient tous les trois très attachants, il émanait de Dorian une chaleur d'âme qui faisait de lui une figure authentique et incontournable de Beaugeville. Durant mon absence, il m'avait régulièrement envoyé des messages pour prendre de mes nouvelles, sans jamais me juger parce que je ne désirais pas entrer dans les détails.

— Bonne idée, approuva Nathan. Je craignais que tu n'optes pour une soirée déprime aux *Agapanthes*.

— Pas du tout. J'irai après une bonne nuit de sommeil, ce sera plus raisonnable. Il faudrait d'ailleurs que je demande à Stella où elle en est...

Je me tus avant d'en dire trop. À la mort de ma grand-mère, mes deux cousines et moi avions hérité de la demeure familiale, construite au début du xx^e siècle sous l'impulsion de notre arrière-grand-père, Guillaume Verney, un célèbre peintre impressionniste. À notre grande surprise, il s'était avéré que Juliette ne nous avait pas seulement légué la maison : un paquet de mystères accompagnait cet héritage, Flora et Stella, mes cousines, avaient pu s'en rendre compte en séjournant à tour de rôle aux *Agapanthes*. Un messenger, que nous n'avions toujours pas identifié, leur avait déposé sur le perron des cartons contenant des objets en lien avec l'histoire de leurs grands-mères respectives, Joséphine et Hortense, les sœurs aînées de Juliette. Chacun des éléments mis bout à bout les avait conduites sur les traces de portraits peints par notre aïeul dans le plus grand secret ; ceux-ci représentaient Eleanor, une jeune Anglaise dont il était tombé éperdument amoureux dans sa jeunesse et qui l'avait entraîné dans une affaire

de diamant volé. À en croire les lettres destinées à mes cousines, le but de ma grand-mère, en organisant tout ça, était de lever le voile sur des années de mensonges. Elle avait à cœur que nous gardions la villa en plus de réunir les tableaux disparus, estimés au nombre de trois. Or, je ne m'en étais pas encore ouverte à mon frère, redoutant de le perturber sur le fastidieux chemin de sa guérison. En revanche, je ne lui avais rien caché du rêve de Stella d'ouvrir des chambres d'hôtes aux *Agapanthes*. Ma cousine n'attendait plus que le feu vert de son mari, Adam ; si ce dernier consentait à quitter Londres pour la Normandie, nous espérions transformer ce projet en une aventure familiale, l'objectif étant de créer aussi un espace de vente pour les toiles peintes par Flora, artiste talentueuse, ainsi que pour des livres d'art provenant de la librairie.

— Vos plans se concrétiseront, j'en suis certain, affirma Nathan. Bon, je dois te laisser, frangine, c'est la fin des appels. On a le ciné-club, ce soir, ils nous projettent un Chaplin.

— Super, le rire est une excellente thérapie ! Je reviens te voir le week-end prochain, mais appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit, d'accord ?

Il promit et je raccrochai plus sereine. Sans attendre, je rangeai ensuite les provisions que j'avais achetées plus tôt, puis j'envoyai un SMS à Dorian pour le prévenir que je serai au bar dans une dizaine de minutes. Il me répondit dans la foulée :

Je suis très heureux de ton retour ! Tu es évidemment la bienvenue, ma chérie. Stella et son mari nous ont annoncé une merveilleuse nouvelle, on fait un pot pour fêter ça. Gabriel est là lui aussi. À tout de suite, je ne leur dis rien !